Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Le premier pas à faire
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750181

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PREMIER PAS À FAIRE

Partout c'est le chaos; politique, social, intellectuel; il bouillonne confusément dans les nations, dans les partis, dans les familles; c'est qu'il est avant tout d'ordre moral, dans l'âme des individus. Entre tous ceux qui défendent un ordre auquel ils ne croient plus eux-mêmes, et tous ceux qui veulent édifier la liberté sur la violence, c'est-à-dire l'amour sur la contrainte, il n'y a aucune différence psychologique: ils ont tous peur des vérités nouvelles. Trop lâches encore pour se régénérer, ils s'obstinent dans les méthodes anciennes, avec mauvaise conscience; car il y a un idéal latent, qui les enveloppe, qui les tourmente, qui les convainc de mensonge, et qui les forcera un jour à se convertir ... ou à périr. — Toutes les grandes guerres ont été suivies de troubles prolongés; cette fois, c'est particulièrement grave, parce que la guerre mondiale a commencé par être „une guerre civile entre Européens". Elle n'a pas simplement déplacé des frontières et des hégémonies; elle a renversé un certain système, politique et social, une certaine conception du monde dont nous avons vécu longtemps et qui se révèle vieillie jusqu'à l'impuissance.

C'est une ère nouvelle qui s'élabore. Nous avons un monde à rebâtir sur l'assise de principes nouveaux, souvent proclamés au cours de la guerre, et salués par l'humanité comme une délivrance, mais dont la réalisation ne peut être que très lente. Notre *impatience* imaginait que les puissants de la terre allaient, d'un trait de plume, bâtir la maison de justice et de liberté pour la famille humaine. Ils ne l'ont pas fait et ne pouvaient le faire, pour des raisons multiples. Restent les peuples; on ne les a pas entraînés pendant quatre ans sur les champs de bataille en évoquant, comme jadis, l'intérêt d'un Roi, la conquête et le patriotisme purement national; on les a au contraire enthousiasmés de formules plus hautes, plus désintéressées, plus dignes de grands sacrifices. „Vaste duperie!" Soit; en partie. Mais les moyens employés pour cette duperie n'en demeurent pas moins très significatifs! On a employé ces formules nouvelles, parce qu'on les sentait répondre à une aspiration profonde des peuples, à une *foi* nouvelle. Nous sommes amèrement déçus par la paix d'aujourd'hui, mais la foi demeure; elle s'est affirmée dans la guerre comme une espérance; elle s'af-

firmera dans la paix comme une volonté tenace. Rien ne saurait plus détruire cet idéal qui a vaincu la Force; il va se réaliser, mais pas à pas. Ceux qui ont cru nous duper, se trompent lourdement; ils ont creusé leur propre fosse; on ne saurait nous duper longtemps, puisque la réalité de demain est en nous, dans nos âmes et non dans l'encrier de quelques politiciens ou dans le coffre-fort de quelques affaristes.

* * *

Un premier fait se dégage, bien évident, du chaos actuel; c'est le fait de la solidarité européenne, dans le domaine politique aussi bien que dans le domaine social. On a dit avec raison que la récente bataille devant Varsovie était une victoire de l'Europe sur l'Asie; la lutte engagée par les ouvriers métallurgistes italiens, les conditions d'existence des mineurs de la Ruhr, le plébiscite en Haute-Silésie, l'aventure de D'Annunzio à Fiume, et même la question d'Irlande, voilà encore des problèmes qui auraient été locaux en 1913 et qui sont d'une importance européenne en 1920; l'élection du président des Etats-Unis n'était pour nous, naguère, qu'une curiosité; elle importe aujourd'hui à la Société des Nations. L'humanité européenne n'est plus qu'un seul grand corps souffrant, travaillé partout par les mêmes angoisses et par les mêmes espérances. Notre orientation de demain dépend d'un exemple donné n'importe où, d'un grand homme qui peut se lever dans n'importe quel pays. La guerre horrible a mêlé les sorts des nations; la paix ne sera féconde qu'en consolidant cette unité.

Il y a des gens qui possèdent la solution précise de tous les problèmes qui se dressent à la fois devant nous; ils connaissent exactement les vices allemands et les vertus polonaises; ils savent ce que veulent la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, ce que pense et ce que fera Cox ou Harding, ce que l'Allemagne peut payer et comment elle payera; ils ont surtout une solution très simple (rouge ou noire, selon les tempéraments) pour la question sociale. Ces gens sont fiers et heureux de leur omniscience; je les crois pourtant très dangereux; ce sont des bourreurs de crânes.

Ni le traité de Versailles, soutenu en 1919 par des millions de baïonnettes disparues aujourd'hui, ni le despotisme d'un cerveau asiatique, qui ignore tout de notre conscience européenne, ne

sauraient imposer la formule magique qui résoudra d'un coup tous les problèmes. Il y faut notre effort à nous tous, jeunes et vieux, bourgeois et socialistes, Latins et Germains, notre conversion à une philosophie qui réintroduise dans la vie humaine certains facteurs essentiels et mette fin au machinisme. Je crois en outre qu'il faut sérier les difficultés, qu'il importe de prendre l'écheveau par le bon bout, et que plusieurs problèmes, insolubles et irritants, se résoudront peu à peu, presque d'eux-mêmes, si nous arrivons à liquider une ou deux questions primordiales. Ce qui nous manque, outre la patience, c'est la *confiance*. Les ouvriers ont perdu toute confiance en la bourgeoisie, et réciproquement; la France ne voit que du camouflage en Allemagne, et l'Allemagne ne voit que de l'impérialisme en France. — Patience et confiance, au fond c'est tout un. Parce qu'ils n'ont plus confiance, les uns veulent tout brusquer, en bâtissant la justice sur la violence, et les autres s'affaissent dans la dérision. Brutalité et veulerie, voilà la première apparence; mais, derrière cette apparence, il y a dans les âmes de la masse, je le répète, une foi qui ne veut point mourir. Elle s'égare, elle se dépense en efforts stériles autant que violents, parce qu'on ne lui a point encore donné un but supérieur aux matérialités; mais ce but, on le pressent, il va se dessiner. A la base de tous les problèmes qui nous angoissent, il y a une question morale, une question religieuse, qui sera l'objet d'un autre article.

Aujourd'hui je me demande simplement: comment rendre à cette foi son libre essor et sa puissance créatrice? Il faut pour cela un fait, bien tangible, qui affirme l'esprit nouveau, qui soit un premier pas sur la route de l'avenir.

* * *

Nous en avons assez des promesses entortillées, des séances secrètes et des commissions d'études. Il nous faut un fait qui réalise enfin quelque attente séculaire. Je n'en vois qu'un, réalisable demain: c'est une entente loyale entre la France et l'Allemagne.

J'entends les objections indignées; elles sont nombreuses, elles sont terribles; elles ne tiennent pas devant l'impérieuse nécessité, démontrée par l'histoire et par la réalité d'aujourd'hui. — Tant que la guerre a duré, je n'ai jamais caché ma conviction que cette guerre fut, en majeure partie, un crime du gouvernement allemand,

docilement suivi par un peuple bien dressé et ignorant de la vérité. La paix allemande eût été cent fois pire que la paix de Versailles; elle aurait signifié l'asservissement de l'Europe (et la Suisse en particulier ne serait aujourd'hui déjà qu'une annexe de l'Empire); je sais tout cela, ainsi que les dévastations, et les atrocités destinées à raccourcir la guerre („la fin justifie les moyens"); mais je sais aussi qu'à cette conception prussienne on en a opposé une autre, celle de 1789, agrandie encore et ennoblie; et d'ailleurs (quant à la paix), je ne règle pas mes actes sur la morale de mes ennemis; l'honnête homme obéit à *sa* conscience, à *son* idéal; la loi du talion est périmée; on ne bâtit rien de durable sur la haine; si nous voulons briser le carcan qui étrangle notre civilisation, il faut que *l'intelligence* domine les instincts.

Nous ne désirons pas une „embrassade générale", qui serait impie à cette heure, mais un acte de volonté intelligente et maîtresse d'elle-même. Qui sont-ils d'ailleurs ceux qui prêchent la haine? J'ai causé avec des évacués, des internés, des grands blessés, des poilus qui ont fait quatre ans de tranchées; sauf de très rares exceptions, je n'ai point trouvé de haine chez eux, oui bien par contre chez d'autres pour qui la haine est tantôt une vieille illusion patriotique et tantôt un moyen de réussir... Car il y en a que la discorde enrichit, tandis qu'elle apporte à *tous* les peuples d'Europe la misère et l'anarchie avilissante.

L'opinion publique en France semble bien contredire nettement les discours officiels; elle demande la sécurité, la stabilité, non point la vengeance; elle reconnaît au contraire, de plus en plus, que la stabilité est impossible sans une entente avec l'Allemagne. Puisqu'on ne peut pas supprimer un peuple de soixante-dix millions, il faut s'entendre avec lui, loyalement. L'article de Paul Reboux „Le seul chemin" (*Revue mondiale* du 15 août) plaide pour l'union franco-allemande avec une netteté absolue, „parce que le souvenir de nos quinze cent mille morts doit nous empêcher de laisser faire d'autres victimes, parce que le lâche est celui qui, reconnaissant la Vérité, se fait (par faiblesse ou par intérêt) complice du Mensonge". Cet article est un symptôme entre cent autres; en plus d'un endroit il me semble excessif, mais ces excès même prouvent quelle irritation la paix des vieillards de Versailles soulève dans la jeunesse française, dans la génération qui porte l'avenir sur ses épaules.

Est-ce que l'Allemagne mérite une pareille confiance? Voilà la grosse question, que les journaux français tranchent généralement par la négative, tandis que de bons observateurs penchent de plus en plus vers l'affirmative. Les prochains numéros de *Wissen und Leben* apporteront une série d'opinions et de documents sur ce problème si compliqué, où il faut tenir compte de la psychologie du vaincu (telle qu'on la vit aussi en France après 1870), de la différence très grande des milieux, des réactions passagères, des apparences et de la réalité, des manœuvres intéressées et des volontés loyales. Qui donc rêve de revanche en Allemagne? Quelles sont les possibilités matérielles d'une revanche? Que sait le peuple allemand sur les origines de la guerre et sur la façon atroce dont elle fut conduite? Que fait-on pour éveiller en lui la conscience de ses responsabilités? Où en est-il dans son évolution démocratique? Que pense-t-il de l'hégémonie prussienne et de la solidarité européenne? Reprend-il l'habitude du travail et de l'ordre? Et surtout, n'y a-t-il pas dans son âme une transformation? N'y a-t-il pas des exemples de conversions douloureuses et sincères? — Telles sont les questions auxquelles il faut répondre. Les renseignements que je reçois de côtés divers, par des amis anciens et nouveaux, me permettent de dire dès aujourd'hui: dans l'ensemble, le progrès est sensible; il ne demande qu'à être encouragé.

Dans les rapports entre deux gouvernements, il se présente chaque jour une occasion de faire le mal ou le bien; une occasion d'humilier, sans sortir de la légalité, ou au contraire une occasion d'encourager, sans se départir de la fermeté. Tant que la politique française ne cherchera qu'à humilier le peuple allemand, elle fera le jeu à la fois des réactionnaires et des bolchévistes, elle fomentera un désordre qui la bouleversera enfin elle-même; quand elle agira avec une générosité intelligente, elle se fera de l'Allemagne une collaboratrice dans l'œuvre de relèvement européen, et retrouvera dans le monde entier une sympathie, une admiration et une autorité que deux ans de politique maladroite ont fortement compromises.

A côté des gouvernements, il y a le travail individuel, quotidien, de tous les Européens convaincus que la France de 1914 a sauvés. Leur gratitude ne saurait concevoir un monde nouveau où la France serait diminuée; ils la veulent grande, aimée et rayon-

nante; c'est pourquoi, du fond du cœur, ils lui disent: „Fais avec l'Allemagne une paix véritable!"

La paix véritable entre la France et l'Allemagne est le premier pas à faire pour sortir du chaos. En dehors d'elle, il n'y a qu'une solution: le grand chambardement. Telle est la responsabilité qui s'amasse inexorablement sur la tête de tous ceux qui (dirigeants ou simples citoyens) ont un mot à dire, une décision à prendre, un acte à réaliser. La paix franco-allemande, qui peut s'affirmer dès demain, de cent façons diverses, la paix véritable sera l'acte fécond qui suscite la confiance. C'est la reprise du travail, le ravitaillement assuré, la normalisation des changes; c'est la collaboration des Etats-Unis, le ralliement des peuples dans la Société des Nations; c'est la solution progressive des problèmes de l'Europe orientale; c'est l'évolution sociale vers la dignité du travail humain.

Tant que la France et l'Allemagne se dresseront l'une contre l'autre, l'Europe ne trouvera pas le repos nécessaire au travail fécond, aux œuvres de longue haleine. Leur collaboration, par contre, c'est la force au service du Bien, puisqu'elle ne peut résulter que d'un renoncement au Mal.

La paix véritable entre la France et l'Allemagne, ce n'est pas seulement l'autorité toute-puissante qui met toutes choses en leur place, c'est surtout l'exemple généreux, décisif, qui entraîne peu à peu tous les autres et qui ouvre l'horizon sur l'Ordre nouveau.

Après le sacrifice du sang, voici l'heure qui sonne pour le sacrifice des instincts mauvais, des règles anciennes devenues des erreurs. Depuis cinquante ans, depuis précisément que la force a violé le Droit, nous avons réagi peu à peu; dans nos âmes a grandi une foi, qui demande à agir, à créer; elle agite les masses en mouvements confus; cette force cherche une issue, elle cherche une forme, et rien ne prévaudra contre elle. Le passé est révolu, dans ses dogmes politiques comme dans ses dogmes sociaux; s'obstiner à ne pas le voir, c'est provoquer une catastrophe; mais le reconnaître, et agir conformément à cette conscience d'une ère nouvelle, c'est assurer l'Ordre nouveau. Nous avons trop longtemps obéi à la matière égoïste; l'heure est venue de l'esprit et de la solidarité.

Le premier pas à faire, c'est la paix véritable entre la France et l'Allemagne.

LAUSANNE E. BOVET

□□□